

2

CINQ ANS QUE CLÉMENCE était au service de Maximilien Vogue, directeur général de l'empire Cosmetics & Co. Mais travailler auprès de cet homme, c'était comme pour les vies de chien, ça multipliait le temps par sept... À ceci près que son sort lui convenait tout à fait. « Assistante personnelle », comprendre : bras droit. Même si, dans le principe, c'étaient plutôt plusieurs bras ; Shiva aurait dû être son deuxième prénom. Mais peu lui importait. Clémence adorait se sentir indispensable. Elle n'aurait pas fait ça pour tout le monde, mais pour Maximilien, elle aurait grimpé l'Himalaya. Elle souriait en longeant les couloirs de l'entreprise, pressée d'aller lui apporter la bonne nouvelle : elle venait de recevoir le bon-pour-accord pour une commande de la plus haute importance, un marché que Cosmetics & Co avait remporté de haute lutte. Elle avait regardé Maximilien manœuvrer au fil des semaines et n'avait pu s'empêcher d'admirer une fois encore son incroyable habileté à se couler dans la psychologie de sa cible pour mieux séduire et convaincre... Quand son patron jetait son dévolu sur un client potentiel, plus rien ne pouvait le détourner de son objectif et il s'y accrochait comme un bouledogue féroce, tout en avançant avec le magnétisme d'une panthère noire... Elle repensait à toutes ces soirées où elle était restée pour le soutenir et à l'étrange complicité qui s'était installée entre eux. Clémence goûtait alors le calme apaisant des bureaux vides après l'effervescence presque hystérique de la journée, et savourait de l'avoir un moment pour elle toute seule... N'ayant ni mari ni enfants, elle reculait

toujours l'instant de rentrer chez elle : sa vie était ici, entre ces murs... Et si possible, au plus près de cet homme qui la fascinait. Certains soirs où Maximilien Vogue estimait qu'ils avaient bien travaillé, il lui arrivait de lui proposer un verre. Il sortait alors de sa réserve secrète un grand cru de Bordeaux qu'ils sirotaient lentement. Elle le voyait enfin se détendre et déposer, un fugitif instant, son masque de fer. Pour montrer un visage que peu de gens avaient le privilège de connaître !

À cette pensée, un sourire flotta sur les lèvres de Clémence tandis qu'elle traversait la large salle d'attente. Son air de madone triomphante n'échappa pas aux deux standardistes d'élite qui la saluèrent comme la reine mère. Tout le monde connaissait la place privilégiée que Clémence occupait auprès de monsieur Vogue, ce qui lui conférait un statut particulier. Les deux envieuses la suivirent d'un regard sans complaisance, la scannant des pieds à la tête, inspectant son look, la couture des bas impeccablement droite, la fabrique de sa jupe griffée et son chemisier de soie épousant délicatement ses formes généreuses. Avec ses cheveux blond cendré montés en un chignon sophistiqué, ses yeux bleus allongés à l'infini par un trait d'eyeliner noir et ses lèvres habillées d'un rouge audacieux, Clémence affichait un look résolument *old Hollywood* ; on aurait dit une héroïne d'Hitchcock. Elle appartenait sans conteste à la catégorie des jolies femmes, au visage aussi lisse que ses cheveux. Aucun trait ne pouvait trahir ses trente-cinq ans.

Deux personnes attendaient dans un canapé aux lignes raffinées et contemporaines signé d'un célèbre designer, à l'instar de tous les objets présents dans la pièce. Une esthétique qui affichait d'emblée aux visiteurs le positionnement haut de gamme de la maison.

— On s'est occupé de vous ? demanda-t-elle poliment.

— Oui, merci. Nous avons été annoncés, répondit l'un des deux hommes avec un accent anglo-saxon.

— Parfait, sourit Clémence. Je vais voir où en est monsieur Vogue.

Elle s'approcha du bureau de Maximilien et se figea en entendant les éclats d'une conversation houleuse percer la porte. Visiblement, ce n'était pas le moment d'intervenir. Clémence décida de se replier dans son bureau, séparé de celui de Maximilien par une simple paroi... Elle ferma sa porte ainsi que les stores pour jouir d'une parfaite intimité et put alors tranquillement coller son oreille contre la cloison pour écouter la conversation. Au diable les scrupules.

La voix de son patron trahissait une forte contrariété. Elle ne reconnut pas l'autre voix, dont le ton semblait lourd de reproches.

— Est-ce que tu te rends compte de comment tu deviens ?

— Quoi, comment je deviens ? Hein ? Est-ce que tu te rends compte, toi, de tout ce que j'ai à gérer, de tout ce qui pèse sur mes épaules ?

— Toi, toi, toujours toi ! On dirait que tu es le centre du monde ! Et tu penses un peu aux autres, de temps en temps ?

Clémence, depuis son poste d'écoute, tressaillit devant l'audace de la critique. Comment monsieur Vogue allait-il réagir devant une telle impudence ? Elle l'imaginait, blême, sous l'affront de la gifle en mots.

— Oui, figure-toi, beaucoup plus que tu ne le penses... répondit-il, plus calmement que ce que Clémence aurait cru.

— Tu sais ce que je traverse, en ce moment ? Tu sais à quel point c'est dur, pour moi ? martelait de plus belle la voix de femme. J'ai besoin que tu sois là pour moi ! Dix fois, je t'ai appelé, Max, et quoi ? Monsieur était trop occupé avec ses petites affaires pour daigner me répondre ?

Maximilien Vogue répondit d'une voix lasse.

— J'ai une entreprise à faire tourner, Julie. Que ça te plaise ou non, je ne suis pas libre de mon temps, comme toi...

— Ah, merci beaucoup ! Merci de me rappeler que je suis sans contrat en ce moment... Tu crois que c'est facile, dans le mannequinat ? Est-ce que c'est de ma faute, si j'ai moins le vent en poupe ?

La voix commençait à trahir des sanglots.

— Enfin, Julie, tu sais bien : tu n'as qu'un mot à dire pour que je te trouve du travail, si tu en as besoin...

— Mais bon sang, Max ! Tu sais très bien que ce n'est pas tant de travail dont j'ai besoin... C'est de reconnaissance ! D'attention... D'amour, enfin, quoi !

— Et ça tu n'en reçois pas ? Tu n'exagères pas un peu, là, non ?

— Ah ! Toujours à minimiser ! Toujours à te voiler la face sur ton indisponibilité chronique ! Tu n'es jamais là, Maximilien. Et même quand t'es là, t'es pas là... C'est insupportable !

— Comment ça, je ne suis pas là ?

— Oh, écoute, ça va ! La dernière fois qu'on a dîné ensemble, tu t'es absenté trois fois pour passer tes coups de fil tellement importants ! Et le reste du temps, tu n'as pas cessé de regarder ton téléphone toutes les trois minutes. Je suis sûre que tu n'as pas entendu un mot sur trois de ce que je t'ai raconté...

Dans le bureau de Clémence, le téléphone se mit à sonner. Agacée de devoir interrompre son écoute à un moment aussi crucial, elle se dépêcha néanmoins d'aller décrocher et fit tout pour expédier l'appel. Puis elle se remit vite en position pour saisir la suite de l'altercation.

— [...] Tu me déçois vraiment, Max. Je n'aime pas ce que tu deviens... Je te préviens, si tu ne changes pas, on ne se verra plus !

— Tout de suite les grands mots...

— Oui, les grands mots, Max ! Ça, tu es fort avec les mots. Mais maintenant, j'attends des actes, tu entends, des actes !

À la grande surprise de Clémence, Maximilien resta coi. La voix renchérit.

— Tiens, j'ai pris ça pour toi. Il faut que tu regardes. C'est le programme de Romane Gardener. Tu connais Romane Gardener? Tu as entendu parler de *burnerie*? Elle explique très bien dans cet article les effets néfastes des comportements burnés comme les tiens et le mal qu'ils peuvent faire aux autres. Tu devrais regarder ça de près, toi...

— Écoute, Julie! Je n'ai vraiment pas le temps pour ces c...!

— Si tu n'as pas le temps pour l'essentiel, alors on n'a vraiment plus grand-chose à se dire...

— Julie! Tu as tort de le prendre sur ce ton!

— Tâche de réfléchir à tout ça... Salut!

Clémence entendit la porte du bureau de Maximilien claquer lourdement. *Ouh là là, ça va barder*, se dit-elle. Elle commençait à bien connaître Maximilien Vogue et elle savait qu'une telle altercation le mettrait d'une humeur massacrate. À pas feutrés, la jeune femme contourna son bureau pour aller s'asseoir et tenter de retrouver son calme. Ses mains tremblaient légèrement tandis qu'elle rangeait dans le tiroir des dossiers «spéciaux». Le bon-pour-accord du gros client italien attendrait. Monsieur Vogue ne serait sûrement pas disposé à avoir dans l'immédiat la moindre conversation, fût-elle annonciatrice d'une bonne nouvelle... Clémence verrouilla le tiroir sensible et remit la petite clé dans son pot à crayons, sa cachette secrète. Puis, l'esprit ailleurs, elle essaya de s'immerger dans le traitement des courriels qui arrivaient en flot incessant. La sonnerie insistante de l'interphone la fit violemment sursauter. C'était lui.

— Clémence? Vous pouvez venir? Tout de suite!

Le ton était sec. Acéré. Une lame de scalpel.

Dans ces cas-là, il ne fallait pas courir. Il fallait voler.

Lorsqu'elle poussa la porte du bureau de Maximilien, elle le vit déjà affairé à ses dossiers. Visiblement, il avait décidé de vite passer à autre chose. Il leva vers elle son visage des mauvais jours, celui où la ride du lion durcissait son expression et où son regard froid pouvait vous pétrifier.

Malgré tout, elle le trouva beau. Des cheveux brun foncé aux reflets noirs, suffisamment longs pour laisser miroiter leur texture soyeuse et dans lesquels, mille fois, elle s'était imaginé passer les doigts. Un visage harmonieux, aux mâchoires volontaires, crispées en cet instant par la tension nerveuse. Et enfin ces yeux étonnants, marron glacé, brillants d'un éclat particulier, qui avaient le don de vous figer sur place.

— Clémence, la réponse de Santini est-elle arrivée ?

— Oui, oui ! Mais j'ai pensé que ce n'était peut-être pas le bon moment...

— Vous pensez mal. Amenez-moi ça tout de suite.

Clémence accusa le coup sans broncher et son regard se porta alors sur une boulette de papier jetée au sol.

— Qu'est-ce que vous regardez, Clémence ? Allez ! Au travail !

— Euh. Je... Voulez-vous que je vous débarrasse de ça ?

Il jeta un regard agacé à la boulette.

— Oui, oui, virez-moi ça. Merci, Clémence.

Son merci sonnait creux, mais Clémence n'y prêta pas attention. Pour Maximilien, elle était prête à comprendre. À tout comprendre. Elle se baissa pour ramasser le papier chiffonné et sortit sur la pointe des pieds. Il fallait le laisser reprendre ses esprits...

3

— PAPA!

Romane serra son père dans ses bras et sentit son corps se décontracter.

— Alors, comment tu as trouvé?

— Tu as été très bien! Je suis fier de toi.

Elle lui sourit, contente. Le flot des participants s'écoulait lentement vers la sortie. Des gens l'arrêtaient encore ici et là pour la féliciter ou lui poser des questions. Un journaliste l'interpella:

— Je voudrais vous interviewer. Avez-vous une disponibilité, prochainement?

— Voyez ça avec mon père, c'est lui qui gère mon agenda, sourit-elle.

Jean-Philippe donna sa carte de Sup' de Burnes.

— Tu veux aller manger quelque part? demanda-t-il.

— Volontiers! Je meurs de faim, à présent...

— On n'a qu'à aller au café Campana, c'est à deux pas d'ici, tout près du musée d'Orsay.

Romane se laissa conduire, ravie d'échapper à la désolation de son frigo vide et certaine que son père lui réservait une soirée beaucoup plus gourmande.

Dès qu'elle pénétra dans le café, elle fut séduite par l'endroit : une grande horloge, qui avait appartenu autrefois à la gare d'Orsay, surplombait la salle, diffusant une agréable lumière. Le décor, ludique et élégant, proposait un cadre agréable pour une pause dînatoire.

Le serveur fut long à s'intéresser à eux, mais Jean-Philippe garda son calme. *Comme il a changé*, songea Romane...

Elle regardait aujourd'hui ce visage sur lequel le temps avait laissé son empreinte. Ses cheveux, si bruns et foisonnants dans ses jeunes années, étaient aujourd'hui grisonnants et clairsemés, son regard bleu-vert strié de petites ridules désormais souligné d'un sillon marqué.

Autrefois, Jean-Philippe était impatient, emporté, intransigent. À cette époque, il cochant toutes les cases des mauvais travers burnés. Chez lui, il voulait régner en maître. Dans le salon familial, point de table ronde. Car comment trôner, avec une table ronde ? Dans les conversations, il ne cherchait pas à discuter. Il cherchait à *avoir raison*. Même sans raison. Il aimait faire du bruit. Il imposait sa présence en faisant tout claquer, les portes comme les placards, marquage sonore de territoire, pisse symbolique et ô combien animale, archaïsme persistant, résurgence d'une ère préhistorique qui faisait alors douter Romane de l'évolution réelle de la civilisation...

Mais là où sa burnerie dépassait tout entendement, c'était dès qu'il prenait le volant. Avant même de mettre un pied dans l'habitacle de sa voiture, sa jauge de patience descendait en dessous de zéro. La griserie de l'accélérateur le rendait fou.

Romane avait énormément enrichi son vocabulaire d'injures au contact de son père. Il laissait au *vulgum pecus* les classiques connardmerde et autres charmants duconpouffiasse pour déployer une certaine créativité insultatoire : fils de poulpe, cloporte, escargots cacochymes, mollusque mono-neuronal, bulot hydrocéphale... Ce qu'il supportait le moins, c'étaient

les mous, les traînards, les lanternes rouges. Il les conchait. Son sport préféré consistait à les dépasser, faisant rugir le moteur musclé de sa GTI. Quitte à prendre des risques. On n'était pas des pédés.

Jusqu'au risque de trop. Qui coûta la vie à sa femme. La mère de Romane. Rideau.

Le burné mourut aussi ce jour-là. Jean-Philippe ne fut plus jamais le même homme. Autrefois grande gueule qui occupait toute la place, il se fit dès lors tout petit. Une ombre. Un murmure. Un reflet.

Ravagé par la perte de la seule femme qu'il eût jamais aimée, il commença un vrai chemin de rédemption. Jusqu'à s'engager dans le projet de sa fille. Sup' de Burnes devint sa raison de vivre, sa pénitence, sa miséricorde. Romane savait qu'il voyait là une façon de racheter un peu sa faute... Autrefois aussi dur qu'un roc, il apparaissait aujourd'hui encore écorché et sensible. La vie l'avait tamponné : Fragile. Ne pas secouer.

Romane n'aurait jamais cru pouvoir lui pardonner. Ni même pouvoir l'aimer. Toute sa petite enfance, elle n'avait eu que peu de liens avec lui. Une relation pour le moins bas débit. Il brillait par son manque d'implication et le peu d'intérêt qu'il lui portait. Jusqu'à ce que...

Depuis, à force d'abnégation et de dévouement, il avait su regagner son cœur. Pour Romane, on avait le droit à l'erreur tant qu'on comprenait son devoir de changer...

— Ça va, tu te régales ? s'enquit gentiment Jean-Philippe.

Voilà. Typiquement une phrase que l'ancien Jean-Philippe n'aurait jamais prononcée. Le bien-être de l'autre aurait été le cadet de ses soucis. Le terrible drame qu'il avait vécu l'avait sonné. Mais ce K.-O. l'avait aussi réveillé. Et même *éveillé*, dans le sens spirituel du terme. Les yeux de Romane se perdirent dans le vague en contemplant l'horloge magistrale. Combien

de temps s'était écoulé depuis que sa mère les avait quittés ? Dix-huit ans... Elle n'en avait alors que quatorze. Un âge où empêcher la dérive d'un père vous fait bien vite quitter les berges de l'enfance.

— Je te raccompagne.

Quand il la déposa chez elle, Jean-Philippe attendit qu'elle soit montée avant de s'en aller. Ce n'est que quand il vit la silhouette de Romane se détacher derrière le rideau qu'il démarra : il la savait à bon port.

— Sacré papa ! soupira-t-elle.

Lasse, Romane s'allongea dans son canapé et alluma machinalement la télévision pour créer une présence. Elle repensa à sa conférence sur la burnerie et à tous les visages que celle-ci pouvait prendre. Il existait différents degrés de burnerie. Burnerie poids plume, burnerie poids lourd, elle avait croisé de tout, au cours de sa carrière...

Elle repassait dans sa tête le film de l'après-midi, elle au micro, face à ces quelque cent vingt personnes avides de mieux comprendre ce qu'elle mettait derrière ce drôle de mot.

— Vous avez des exemples de comportements burnés ? lui demandait-on inmanquablement.

— Un patron sans arrêt sur votre dos pour vous mettre la pression, un conjoint qui a le dénigrement facile (mais ce n'est pas méchant, c'est vous qui êtes trop susceptible...), une bonne copine qui, en société, accapare toujours l'attention et avec qui vous ne pouvez pas en placer une, un parent qui juge systématiquement vos décisions ou votre manière de faire... Et mille autres encore !

— Mais alors, quand on a des « travers burnés » comme vous le décrivez, ça veut dire qu'on n'est pas quelqu'un de bien ? était intervenu un monsieur inquiet.

— Non. C'est important de comprendre qu'on ne juge pas la personne, on remet juste en question ses comportements, et l'impact négatif qu'ils peuvent avoir sur l'entourage. C'est très différent!

— Mais à quoi on la repère, cette burnerie ? avait demandé une dame.

— Certains traits reviennent souvent. Manque d'écoute, d'empathie, de bienveillance. Impatience. Promptitude à critiquer ou à juger. Typique aussi : se prendre trop au sérieux, laisser l'égoïsme gagner du terrain et l'humour rapetisser comme peau de chagrin...

— Mais la burnerie, ça vient bien du mot...

— Burnes ! Oui, exactement. Car les comportements burnés sont bourrés de testostérone ! Et parce que la burnerie est un concept très masculin en soi. D'ailleurs, même si aujourd'hui ce phénomène touche aussi des femmes, c'est vous, messieurs, qui restez les plus concernés. Et pour cause. Des siècles d'héritage culturel et d'éducation burnée à votre actif ! Vous avez été élevés au biberon du pouvoir, de la domination, de la force, du machisme, c'est difficile pour vous d'enrayer d'un claquement de doigts des comportements aussi enracinés. L'homme, le vrai, ne doit-il pas être capable de taper du poing pour mieux se faire entendre, bref, de savoir montrer en toutes circonstances *qu'il en a ?*

Romane aimait bien laisser un blanc à ce moment-là, pour laisser ses paroles s'insinuer dans l'esprit des spectateurs, avant d'enchaîner...

— Mais attention, mesdames ! La burnerie gagne aussi du terrain de votre côté car, pour conquérir une place en terres Gonades, vous avez dû vous en laisser pousser deux (même si ce n'est qu'au niveau céphalique) et adopter des attitudes de plus en plus burnées : abandonner l'empathie au vestiaire, piquer,

dans l'entreprise, vos rivaux mâles à coups de talons aiguilles, remplir vos caddies de mecs à adopter...

Romane savait que ses propos bouscuaient toujours un peu son auditoire. Mais l'objectif de ce type de conférence n'était-il pas de provoquer un électrochoc, une prise de conscience qui pourrait conduire à un passage à l'action ?

Elle sourit tout en se dirigeant vers la cuisine pour se préparer une infusion. Elle était plutôt contente d'elle : la conférence s'était achevée dans un tonnerre d'applaudissements et des dizaines de personnes s'étaient montrées intéressées par ses programmes. Que demander de plus ?

Son ordinateur portable émit un petit signal caractéristique. Elle venait de recevoir un nouveau message. C'était son père.

23 h 24. Ma chérie. Merci pour ce bon moment passé ensemble ce soir. Je t'ai trouvée très en forme ! Ça y est, j'ai la liste de ton prochain groupe de participants pour ton programme de déburnerie. Je te l'ai mise en pièce jointe. Tu verras : ça fait un joli panel ! En attendant, repose-toi bien, c'est important. Tu te donnes à fond, mais même une Formule 1 ne peut rouler sur les jantes ; -) Baisers tendres, Daddy.

Excellent ! Elle avait hâte de découvrir le profil des futurs participants, mais un bâillement irrépessible vint la couper dans son élan.

Je devrais peut-être remettre à demain, songea-t-elle, épuisée.

Elle décida d'écouter son corps... et l'appel du lit ! La lecture des fiches attendrait...

4

7 H 30. MAXIMILIEN déposa son élégant attaché-case en cuir noir au pied de son luxueux fauteuil, en cuir également, et tenta d'allumer machinalement son ordinateur lorsqu'il trouva, à côté de son pot à crayons, la même étrange surprise que chaque matin depuis dix jours : un pliage origami réalisé chaque fois avec le même fichu prospectus ! Aujourd'hui une cocotte, hier une grenouille, avant-hier un cygne... Quand cela s'arrêterait-il ? C'était insupportable ! Il bouillonnait intérieurement lorsqu'il s'empara brutalement du joli pliage pour le jeter à la poubelle. Inutile de lire : il savait déjà ce qu'il y avait écrit. Il aurait pu le réciter par cœur maintenant. Et blablabla, l'étonnante méthode de Romane Gardener, et blablabla, son programme de déburrerie comportementale qui permettait de se débarrasser définitivement de ses « penchants autoritaires, dominateurs, égocentriques, narcissiques, agressifs, jugeants, castrateurs »... Ben voyons. Il se rappelait encore les mots de cette pseudo-praticienne du savoir-être : « Bannissez ces comportements excessifs qui vous empêchent de révéler le meilleur de vous... » Comme s'il avait besoin de quelqu'un pour révéler le meilleur de lui ! Ridicule. Il repensait à la photo de cette femme un peu trop jeune pour accompagner qui que ce soit, dont le regard déterminé et bienveillant semblait lui lancer un défi muet : cap ou pas cap ?

Clémence va m'entendre ! se dit-il, rageur. Si son assistante se mettait aussi à essayer de le convaincre de participer à ce

programme, où allait-on ? Sans parler de Julie, qui n'avait cessé de le harceler par textos... Qu'avaient-elles donc toutes ? Maximilien se leva pour marcher de long en large dans la pièce tel un lion en cage. Il ne voyait pas très bien ce qu'on avait à lui reprocher. Oui, bien sûr que parfois il se montrait incisif et autoritaire dans sa communication... Mais n'était-ce pas là l'apanage des dirigeants ? Bien sûr aussi qu'il était souvent trop débordé pour accorder suffisamment d'attention à son entourage, mais pouvait-on tenir la barre d'un navire aussi gros sans rester à toute heure sur le pont ? Qu'avaient donc les gens dans la tête ? S'imaginaient-ils qu'on pouvait assumer de si hautes fonctions en étant mou et gentil comme une héroïne de Walt Disney ? Foutaises ! Cela nécessitait une poigne de fer dans un gant de velours. Pour ça, il savait faire. Mécontent, il ressortit le prospectus froissé de la poubelle : il voulait confronter Clémence et l'obliger à cesser son petit manège.

Il appuya d'un doigt implacable sur le bouton de l'interphone, aucun doute ne l'effleurant sur la présence de Clémence à son poste aussi tôt le matin.

— J'arrive tout de suite, monsieur.

Il vit son assistante marquer un temps d'arrêt sur le pas de la porte. Elle devait avoir peur de ce qui allait suivre. Peut-être n'avait-elle pas tort.

Il s'approcha d'elle et lui agita l'origami éventré sous le nez.

— Clémence, vous allez m'expliquer une fois pour toutes ce que tout ça veut dire !

Clémence sembla tressaillir à ce ton de voix qui, il le savait, pouvait en déstabiliser plus d'un. Elle se racla la gorge et releva son menton comme pour compenser l'écart de hauteur entre sa stature et la sienne.

— Monsieur, vous savez tout le bien que je pense de vous, toute l'admiration que j'ai pour votre façon de travailler...

Une couche de crème. Un peu épaisse. Mais malgré lui, Maximilien apprécia, se rendant aussitôt compte qu'il entrouvrirait ainsi une porte... Bien évidemment, son assistante s'y engouffra.

— Je me suis bien renseignée sur ce programme... On en parle beaucoup dans les médias et il paraît que les méthodes sont tout à fait innovantes : tout ce que vous aimez !

Maximilien leva un sourcil circonspect tout en gardant un visage fermé, sur la défensive.

— Mmm... Et après ?

Il lisait le trouble sur les traits de Clémence et ne put s'empêcher de remarquer sa poitrine se soulever au rythme de ses battements de cœur accélérés. En imposait-il tant que cela ? Son assistante rassembla son courage pour poursuivre.

— Savez-vous que nombre de personnalités y ont participé ?

— Ah oui ?

Diable, elle savait parler son langage et choisir les arguments qui pourraient faire mouche... L'intérêt qu'il manifesta incita Clémence à poursuivre. Elle lui déballa quelques grands noms du monde des affaires et du show-business qui avaient vanté les effets bénéfiques du programme, tant sur leur carrière que sur leur vie privée ! Puis elle prit une voix suave pour lui déclamer un argumentaire digne des plus grandes agences publicitaires :

— Ce programme, c'est comme un relooking intégral de mentalité ! L'idée fait un malheur ! C'est tellement *in*... Imaginez : vous vous formez en quelques semaines aux techniques du savoir-être dernier cri et vous vous offrez un mode de conduite irréprochable, estampillé 100 % conforme à l'esprit du troisième millénaire...

Maximilien Vogue ne put s'empêcher d'esquisser un sourire devant tant d'efforts déployés.

— Que d'arguments! Mais dites-moi, Clémence, pourquoi tant d'acharnement à vouloir me faire participer à ce programme. Que voulez-vous à ce point que je change?

Clémence écarquilla les yeux, visiblement inquiète à l'idée de livrer sans détour ses quatre vérités à son patron. Mais Maximilien avait l'habitude de ce genre de réactions et se montra encourageant.

— Allez-y, Clémence! Parlez sans crainte... Dites ce que vous avez à dire!

Son assistante le regardait, pas tout à fait rassurée par son attitude qui n'était pas aussi engageante que ses propos, mais finit par se jeter à l'eau.

— Eh bien... Je pense que vous gagneriez parfois à être moins... autoritaire. Un peu plus à l'écoute... Un peu plus souple, quoi!

Elle rougit de sa propre audace, tressaillit mais soutint son regard un instant. Manifestement elle était prête à faire face. Cela plut à Maximilien, qui avait toujours apprécié le cran.

— Je vois... Merci, Clémence, je vais y réfléchir.

Maximilien rompit le contact visuel pour se remettre à sa table de travail et faire comprendre à Clémence que l'entrevue était terminée.

Il la rappela néanmoins sur le pas de la porte.

— Clémence?

— Oui, monsieur?

— Plus d'origami, n'est-ce pas?

Clémence lui sourit et sa sincérité le désarma. Puis il regarda le papier tout froissé déplié sous ses yeux et la photo de Romane Gardener qui semblait l'appeler. *Joli bout de femme*, songea-t-il... Il parcourut une fois de plus l'article pour se remettre en tête les idées générales. Pas mal. Par contre, le programme avait l'air de proposer uniquement une approche de groupe. Or,

l'idée de se mêler au quidam lui semblait impensable. Quelqu'un de son niveau ne pouvait se permettre d'exposer ses éventuels points faibles devant des inconnus, et encore moins devant des personnes qui ne seraient pas du même standing... Maximilien repensa à la scène que lui avait faite Julie, puis à l'insistance de Clémence pour l'amener à se poser des questions sur sa façon de se comporter. À vrai dire, cela faisait un moment qu'il y pensait. Dans les cercles de dirigeants qu'il côtoyait, nombre de ses homologues s'offraient les services de coaches de haut niveau pour faire évoluer leurs pratiques. Songeur, ses yeux se reportèrent sur le bas de l'article où l'on trouvait le numéro de Sup' de Burnes. Quel nom loufoque! Mais un tel succès et un tel pedigree ne pouvaient tenir du hasard... Et après tout, cela ne coûtait rien de les contacter. Peut-être cette Romane Gardener proposait-elle des séances de coaching individuel? Qui plus est, l'idée d'un tête-à-tête avec ce joli minois était loin d'être déplaisante...

5

ON SONNA À LA PORTE de Sup' de Burnes. Mon dieu ! Étaient-ce déjà les participants qui arrivaient ? Les pas de Fantine, la jeune collaboratrice embauchée quelques mois auparavant, résonnèrent dans le couloir alors qu'elle allait ouvrir. Enfermée dans les toilettes depuis un quart d'heure, Romane tentait de chasser à coup de retouches maquillage les signes de stress sur son visage. C'était toujours la même chose avant la première session d'un groupe de déburnerie comportementale : elle était nouée de trac. Peut-être parce qu'elle savait que le premier contact pouvait s'avérer décisif ? Chez des personnes à la burnerie prononcée, la première impression comptait démesurément. Réflexe de jugement trop enraciné. La jeune femme souleva l'abattant des toilettes et s'y assit pour la troisième fois. Ce besoin de faire pipi quand elle était stressée ! Puis elle réajusta sa tenue devant le miroir avant de consulter une ultime fois les fiches d'inscription, histoire d'avoir bien en tête le profil de ses participants. Enfin, surtout de l'un de ses participants, avec qui il avait fallu lutter pour le convaincre de venir faire un essai en groupe. Et pas n'importe qui. Il s'agissait ni plus ni moins de Maximilien Vogue, le célèbre homme d'affaires, régulièrement à la une des magazines financiers, directeur général d'un des plus grands groupes cosmétiques du monde !

Assise sur les toilettes, Romane relisait fébrilement sa fiche, regrettant le peu de détails que celle-ci offrait. Âge : 35 ans. Statut marital : non renseigné. Contexte : non renseigné.

Motivation : non renseignée. Attentes : « Identifier les points d'amélioration et viser des changements rapides et ciblés, avec résultats tangibles ». Romane fut tout d'abord contrariée devant le nombre de champs restés vides. Puis elle nota le vocabulaire directif et péremptoire, ce qui ne l'étonna pas outre mesure. C'était le profil même, exigeant et impatient, qui attendait souvent que les transformations arrivent d'un claquement de doigts. Et qui, s'il n'était pas satisfait, ne manquerait pas de le manifester haut et fort. Typique de la burnerie de pouvoir, surtout quand elle était marquée à ce point. Les traits caractéristiques apparents chez le sujet : une autorité naturelle, soulignée par une haute estime de soi, une aisance à diriger et à prendre le pouvoir pour assigner aux autres des objectifs conformes à ses volontés. Les deux mamelles de la burnerie de pouvoir : puissance et performance. Pas question d'avoir des rêves de pacotille. Voir grand, s'élever, gravir les échelons... Quitte à en oublier parfois le b.a.-ba du savoir-être que ces profils ambitieux sacrifiaient alors sur l'autel de la réussite. Piétinée parfois, la communication, piétiné parfois, le respect de l'autre. Certains négligeaient à tort d'investir leur intelligence dans la sphère relationnelle et, à force de manquements en empathie élémentaire, finissaient coupés des autres... Maximilien Vogue n'échappait sans doute pas à la règle du genre. La difficulté serait de lui faire prendre conscience de tout cela en douceur, sans le braquer. Regarder en face les facettes les moins glorieuses de soi n'était déjà facile pour personne. Mais encore moins pour quelqu'un comme lui.

Pour l'heure, Romane avait chaud. Très chaud. Elle essuya ses mains moites sur sa jolie jupe texturée tandis qu'elle observait une nouvelle fois la photo de ce monsieur. Plutôt bel homme. *Non, soyons honnête*, rectifia Romane... *Très bel homme!* Elle scruta l'image comme un joaillier examine une pierre rare à la loupe, cherchant l'imperfection qui trahit le diamant synthétique. Traduire, chez l'homme, la faille.

— Trop parfait, murmura-t-elle.

C'est dans l'éclat du regard de Maximilien Vogue que Romane sentit qu'elle tenait une piste.

— La voilà, ta faille, James Bond ! sourit-elle. Elle crut lire les traces d'émotions trop bien gardées, prisonnières derrière ce masque de fer et ce personnage d'homme d'affaires bien calibré, toujours *under control*.

— Il va falloir faire sauter tous ces verrous !

Romane sentait que ce monsieur Vogue allait lui donner du fil à retordre. Qu'à cela ne tienne, elle aimait la difficulté. Après un dernier regard vers le miroir où la lueur déterminée qui brillait dans ses yeux la rassura, elle tendit la main pour déverrouiller la porte des toilettes. Elle était fin prête pour faire la connaissance de son nouveau groupe...